

Tu es honnête, toi, tu es bon, tu es noble !

—Annette, mon nom, le nom de mon père, est le nom d'un forçat... le nom d'un assassin, du dernier des misérables !

Il y eut un silence.

Annette avait légèrement frémi.

Gaston le sentit. Il cacha son visage entre ses mains, accablé, dans la posture d'un criminel, balbutiant :

—Oh ! tu le vois, Annette...

Il n'osait plus la regarder. Ce fut une angoisse horrible pour lui.

Si ce silence avait duré, il serait mort de honte à ses pieds.

Tout à coup, deux lèvres s'appuyèrent sur son front, et deux mains saisirent les siennes.

—Pauvre ami ! Pauvre Gaston ! Pauvre aimé ! disait Mlle de Kandos, avec un accent de tendresse passionnée.

Il releva la tête.

—Eh bien, après?... reprit-elle. Oui, je comprends tes hésitations et tes douleurs... C'est affreux. Ce que tu ressens... je le connais...

—Toi !

Elle s'arrêta brusquement.

—Mais laissons cela ? Tu n'es pas responsable des crimes de ton père... pauvre malheureux !

—Je ne suis point responsable, reprit-il, c'est vrai ; mais il y a une solidarité que je ne puis briser, et je ne puis t'offrir ce nom maudit, ce nom sanglant.

Alors même que je l'oserais, alors même que tu serais assez sublime pour l'accepter, ton père n'y consentirait pas...

Non, cela ne se peut.

—Tu savais tout cela, qu'on nous nous sommes aimés, pourtant !

—Et c'est en cela que je suis infâme.

—Non, mais il fallait me le dire tout de suite.

—Je le devais, oui... mais... La situation a changé depuis peu...

—En effet, tu me l'as déjà dit.

En quoi ?

—En ceci, que mon père, échappé du bagne, avait disparu, depuis de longues années, sans laisser de trace... que je pouvais le croire mort... en tout cas, qu'il était loin... et qu'on ne parlait plus de lui.

—Eh bien ?

—Il est revenu... Je l'ai revu...

Annette pâlit.

—Où, quand ?

—Il y a quinze jours, chez moi. Et dans quelles circonstances, mon Dieu !

Il y avait vingt ans qu'il était parti... je ne le connaissais pas plus qu'il ne me connaissait.

Il avait frissonné des pieds à la tête.

—Dis-moi tout, Gaston.

—Il était couvert du sang d'un nouveau meurtre.

Il fuyait la justice à ses trousses...

Il me demanda de sauver sa tête de l'échafaud !... après avoir tenté de m'assassiner, sans savoir qui j'étais.

—Oui, c'est horrible ! balbutia la jeune fille bouleversée.

Il y eut un nouveau silence.

—Où est-il maintenant ? reprit-elle enfin.

—Oh ! te me le demande pas, Annette... et pourtant, si... si, tu le sauras... Il le faut... C'est là ce que j'aurais dû dire, tout d'abord, au duo... car il vous menace... Mais...

—Mais quoi ?

—Annette, est-ce que je puis le dénoncer, le livrer, le jeter au bourreau... cet homme dont je suis le fils ?

—Non ! répondit-elle d'une voix sourde. Oh ! non, jamais !

—Même, si je crains qu'il commette d'autres crimes !

—Il faut l'en empêcher !

—Voyons, dis-moi tout, son nom, où il est caché ? Toi, c'est moi...

Ce n'est pas livrer ton secret, c'est en partager le poids épouvantable.

Gaston eut une dernière et suprême minute d'hésitation, d'angoisse, puis il se pencha rapidement à l'oreille de Mlle de Kandos, craignant le bruit de sa propre voix :

—Il s'appelle Louis Olermont, lui dit-il, et il habite... ici.

—Lui ! fit-elle, le visage décomposé par une subite et formidable émotion.

—C'est l'intendant du duo ! celui qui se fait appeler M. Bernard.

Annette poussa un cri terrible et se dressa toute droite.

—Qu'as-tu ? demanda Gaston effrayé.

—Ce que j'ai ! s'écria-t-elle avec un éclat de rire farouche. Ah ! c'était donc bien vrai !

Et son rire s'éteignant, elle chancela et s'affaissa dans les bras de Gaston, qui s'était élancé pour la retenir.

## XI

### LE SECRET D'ANNETTE

—Annette, qu'as-tu ? balbutiait Gaston, éperdu. Tu ne me réponds pas !...

Elle va mourir... je l'ai tué...

Il la serrait contre son cœur... couvrant son visage pâle et ses yeux fermés de baisers ardents, désespérés.

—Oh ! du secours ! du secours ! dit-il enfin, de plus en plus effrayé.

Et, cherchant des yeux un cordon de sonnette, un moyen quelconque d'appeler, sans l'abandonner, il fit le geste de la déposer sur une chaise longue près de lui.

Mais, aussitôt que ses bras se desserrèrent, la jeune fille parut revenir à elle.

Ses longues paupières se soulevèrent.

—Reste ! lui murmura-t-elle d'une voix faible. Reste... Tais-toi.

En même temps, elle lui prenait la main.

—Mais tu souffres ! Tu es malade ! répondit Gaston.

Oh ! que tu m'as fait peur !

—Ce ne sera rien ! soupira Mlle de Kandos.

Là ce flacon !

Elle lui désignait des yeux un petit meuble où se trouvaient divers objets de toilette, parmi lesquels un flacon de cristal, dont le goulot était garni d'un cercle d'or.

Gaston, après l'avoir déposée sur la chaise longue, s'élança vers le meuble, saisit le flacon, le déboucha et le fit respirer à Annette, dont la poitrine se souleva avec force.

—Maintenant, cela va mieux, dit-elle, en se redressant avec l'aide du jeune homme, de telle sorte qu'elle se trouva assise.

Je t'ai fait peur, ami.

J'en suis toute honteuse.

Pardonne-le moi... Je ne me savais pas si sotté...

—Oh ! je comprends bien que tu aies eu peur... on apprend que cet homme était près de toi... près de ton père... mais,